

L'INSCRIPTION PHÉNICIENNE
DE NORA
(CIS. I, 144)

PAR
A. VAN DEN BRANDEN

I. — LE TEXTE

Le Corpus Inscriptionum Semiticarum, I, qui a édité sous le n. 144 le texte que nous allons étudier dans les pages suivantes, nous apprend que cette inscription a été trouvée en 1773 aux environs du village de Pula, l'ancienne ville de Nora, dans l'île de Sardaigne. Elle est tracée sur une grande pierre en grès, mesurant 1,05 m de hauteur et 0,57 de largeur. Toujours d'après le Corpus, cette pierre se trouve depuis 1830 au Musée de Cagliari, capitale de la Sardaigne. Il s'agit donc d'une inscription connue depuis longtemps.

II. — PALÉOGRAPHIE

Paléographiquement l'écriture se rapproche de celle de l'inscription du Cyprus Museum (1) et de celle de l'inscription de Kilamawu (2), quoique le tracé en soit plus négligé et que les barres de séparation des mots manquent.

L'emploi de la forme χ pour la valeur k prouve que notre texte est paléographiquement plus récent que les textes de Byblos (10^e s.) qui se servent de la forme ψ pour cette valeur, et plus

(1) HONEYMAN, dans *Iraq* VI, (1939), p. 106-108; ALDRIGHT, W.F. dans *BASOR*, 83, (1941) p. 14-17; DUPONT-SOMMER dans *RA*, XLI, p. 201-211.

(2) LIDZBARSKI, *Ephemeris für semitische Epigraphik*, III, p. 218-238.

ancien que les inscriptions de Karatepe (8^e s.) qui emploient la forme Δ pour la valeur d , alors que notre inscription se sert de la forme Δ . La date du 9^e s. que les spécialistes lui attribuent semble donc bien convenir (1). En tous cas, l'opinion du Corpus, selon laquelle nous aurions affaire à une écriture archaïsante, est actuellement abandonnée.

III. — INTERPRÉTATIONS

Comme nous avons dit plus haut, le Corpus a édité ce texte sous le n. 144. Son interprétation peut être considérée comme étant le résultat de nombreuses études parues depuis 1833 jusqu'en 1883 et dont il donne la bibliographie complète. Toutefois, jugeant cette interprétation comme insuffisante, plusieurs spécialistes parmi lesquels nous citons Albright (2), Dupont-Sommer (3) et Février (4), se sont efforcés d'améliorer et de corriger les lectures et les interprétations du Corpus. S'il faut reconnaître que ces auteurs sont arrivés à certains bons résultats concordants, il faut toutefois aussi avouer que beaucoup de divergences subsistent dans leurs lectures aussi bien que dans leurs interprétations. Ce fait prouve non seulement que l'inscription de Nora n'est pas d'une interprétation facile, le Corpus l'ayant déjà qualifiée de «difficillimus», mais aussi que le dernier mot n'en est pas encore dit. C'est pourquoi nous nous sommes également mis à l'étude de ce texte.

Il est évident qu'une bonne interprétation est conditionnée d'abord par la lecture exacte de toutes les lettres et ensuite par la coupure exacte des mots qui permettra, à défaut d'autres critères comme c'est le cas ici, de juger si le texte est complet ou non. Or nous constatons que déjà à ce point de départ les auteurs ne s'accordent pas.

Nous indiquerons au cours de notre commentaire les différentes lectures proposées par les auteurs. Il suffit de signaler ici les

(1) DUSSAUD dans *Syria*, VI (1924), p. 147; ALBRIGHT dans *BASOR*, 83, (1941), p. 17 et p. 20-21.

(2) ALBRIGHT, dans *BASOR*, 83 (1941), p. 17 ss.

(3) DUPONT-SOMMER dans *CRAI*, 1948, p. 122 ss.

(4) FÉVRIER dans *RA*, XLIV (1950), p. 123 ss.

différentes opinions concernant l'état de conservations de l'inscription.

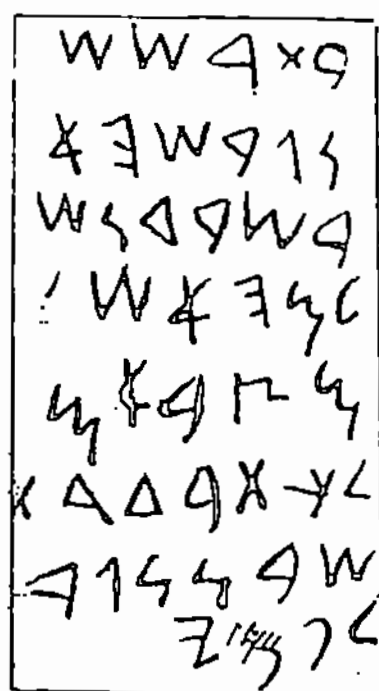
L'éditeur du Corpus, à la suite de Renan, considère cette pierre comme une sorte de stèle dont la partie supérieure, en forme arrondie, aurait été enlevée par une brisure. Cette partie perdue aurait contenu les deux lettres ט ז . La restitution du premier mot donnerait donc la lecture טזבחר , «stèle». Le reste est considéré comme complet.

Albright est d'avis que nous sommes en présence d'un fragment de pierre qui a seulement conservé la partie inférieure du côté gauche d'une inscription beaucoup plus longue qui aurait même occupé plusieurs pierres. L'auteur s'efforce alors de restituer dans la mesure du possible la partie manquante du texte. On comprend alors qu'il arrive à des résultats complètement opposés à ceux du Corpus.

Par contre, Dupont-Sommer et Février considèrent l'inscription comme complète. Nous sommes également de cet avis. Mais malgré cet accord initial, les interprétations de ces deux auteurs s'opposent complètement.

IV. — LECTURE ET CONTENU

Le Corpus dans son Atlas à la pl. XXXII a publié deux photographies de cette inscription, une de l'estampage et l'autre de la pierre même. C'est à l'aide de ces deux photographies que nous avons établi notre lecture. Il se fait, en effet, qu'une lettre, illisible sur la photographie de la pierre, se présente clairement sur celle de l'estampage et vice-versa. Ainsi nous pensons avoir pu établir la lecture exacte de toutes les lettres à l'exception du ב à la fin de la ligne 4 et du ן à la fin de la ligne 6 qui restent douteux. Toutefois leur restitution nous semble facile à faire.



- 1- Temple principal que
 2- Naggâr qui est
 3- de Sardaigne a
 4- achevé. (C'est) lui (encore qui) a ache-
 5- vé la série de tra-
 6- vaux dans le sanctuaire
 7- qu'a construit Naggâr
 8- à Pumay.

Il s'agit donc d'une inscription de construction mentionnant les différentes phases qui ont abouti à l'achèvement complet du temple. Il y en a trois. La première (1-4a) consiste dans l'achèvement du temple principal par Naggâr, habitant de la ville de Sardaigne. Il semble donc que ce temple, lors de sa construction, avait été laissé inachevé.

La seconde phase concerne la construction (בן) d'un temple secondaire en l'honneur du dieu Pumay par ce même Naggâr. Ce bâtiment (דרה) aussi avait été laissé inachevé car la troisième phase mentionne l'exécution d'une série de travaux dans ce sanctuaire (4b-6) dédié à Pumay.

Ce procédé de construction n'a rien d'extraordinaire. Souvent les sanctuaires furent construits par étapes, l'archéologie nous en a donné la preuve.

V. — COMMENTAIRE

1: בֵּית. Ce mot peut avoir plusieurs sens: maison ou temple. P. ex. «maison» dans Kil. I, 5 (Lidzbarski, *Ephemeris*, II, p. 218-238): בֵּית אָבִי; «maison paternel»; Arslan Tash 5 (van den Branden dans *Biblia e Oriente*, 3 (1961), p. 41 ss.): בֵּית אֲבָא בֵּל הָבָא, «la maison dans laquelle j'entrerais, tu n'entreras pas»; CIS. I, 121, 1: בֵּית עֲלֵם, «maison d'éternité» (tombeau). Mais le plus souvent, comme c'est le cas ici, בֵּית signifie «temple». Ainsi dans Yehim. 1 (Albright dans *JAOI*, LXVII (1947), p. 156): בֵּית זִי בְנִי, «ce temple qu'a construit»; CIS. 3, 15: בֵּית אֱלֹהִים, «temple des dieux»; CIS. 3, 17: בֵּית עֲשִׂמֹן, «temple d'Esmôn» etc. Comme on a signalé plus haut, le Corpus restitue עֲשִׂמֹן, «stèle».

— רִאשׁ pour ראש, qui signifie généralement «tête», mais qui a ici la valeur d'un adjectif, «principal», comme dans l'expression bien connue: הַכֹּהֵן הָרִאשׁ, «prêtre principal» = «grand prêtre», Esdras 7,5; II Rois 25,18 etc. Février (*RA*, 1950, p. 124) signale que Dhorme avait attiré son attention sur l'expression accadienne *bīt-rēš*. Cette expression désigne le temple principal dédié au dieu Anum à Uruk, cf. Dhorme, E., *Les religions de Babylonie et d'Assyrie*, Mana, II, Paris, 1945, p. 25. Dupont-Sommer (*GRAI*, 1948, p. 15) traduit ces deux mots: «temple du Cap».

— ש, pronom relatif, complément direct dépendant du verbe בָּלַם du v. 3-4. Voir ce même relatif dans le texte du Cyprus Museum, 2 (Honeyman dans *Iraq*, 1939, p. 106-108): לְקִבְרֵי שֶׁ עַל הַגִּבּוֹר זֶה, «dans ce tombeau qui est au-dessus de cet homme». L'emploi de cette forme est rare dans les anciens textes qui se servent généralement de שָׁ, mais plus fréquent dans les textes récents puniques, cf. Friedrich, J., *Phönizisch-Punische Grammatik*, Rome, 1951, p. 51, n. 121, 122 et p. 143, n. 310, 2. Le Corpus pense que ce pronom relatif exprime la filiation: רִשׁ שֶׁ נִגְדִי, «Roši, (filii) Nagidi», tournure qu'on trouve parfois dans les textes puniques comme p. ex.

dans CIS. 139: בעלחנא ש ברמלקרת, «Ba'al-hanna', fils de Boddmelqart»; CIS. 2791: אבקא ש גרעשחית, «Abiqâm, fils de Ger'aštart».

Signalons encore que Albright (*BASOR*, 83, (1941), p. 19) considère toute la première ligne comme constituant un seul mot qu'il lit: «in(from?) Tarshish».

2: נגר. Nom propre nouveau d'après Février mais que le CIS. ad 354 signale comme connu en phénicien. Le Corpus lit נגר, lecture avec raison corrigée en נגר par Dupont-Sommer et Février. Ce nom signifie «menuisier», substantif connu en punique (CIS. 354) comme en aram. נגר, syriac نجر et arabe ناجر. D'après Dalman, *Aram. Neuhebr. Handwb.*, p. 362, le nom נגר figure dans l'onomastique araméen. L'arabe le connaît aussi sous la forme نجار, cf *Vocab.* p. 301. Remarquons que d'après Dupont-Sommer il s'agirait ici du nom de l'ancienne ville d'après laquelle est nommé le cap: «Temple du Cap de Nogar». Toutes autres sont encore la lecture et la traduction d'Albright qui, en y joignant le f suivant, voit dans ce mot le niphâl du verbe גרש «bannir».

— Le ש est comme au v. 1 le pronom relatif, mais ici en position de sujet, et הוא le pronom personnel de la 3^e pers. masc. sing., cf. Friedrich, p. 44, 110. Nous avons traduit «qui est», pour «qui lui (est)». Cette tournure grammaticale est connue, cf. p. ex. CIS. 91, 1: לאש כתי 37 אש הוא שח 31 לאדןמלכב... «en l'année 31 du Seigneur des Rois, Ptolémée, ce qui est l'an 17 des hommes de Citium». La forme au pluriel se trouve dans Larnax, II (Cooke, *Textbook*, p. 82, n. 29): 33 אש הוא לזה לפה 33... «... qui est l'année (qui sont les années) 33 du peuple de Lepathos». Voir Friedrich, p. 134, n. 286,5.

3: בשרדן. La préposition ב peut avoir ici le sens de «en, dans». Ainsi Friedrich, p. 134, n. 286,5: «die in Sardienien (ist)» et Dupont-Sommer et Février etc. Mais elle peut avoir aussi le sens de מן, comme p. ex. dans CIS. 3, 6: ואל ימסכן במשכב זללה 3: «et ne me transporte pas de ce sépulcre dans un autre

sépulcre», cf. Friedrich, p. 115, n. 152, I. Il nous semble que le contexte exige ce dernier sens. Le lapidaire veut annoncer d'où vient l'homme qui a achevé le temple et non où il se trouve.

— שרדך, est le nom de la ville qu'on doit probablement identifier avec l'ancienne ville de Nora. Elle a dû être une ville d'importance pour avoir pu donner son nom à l'île entière.

3-4: ושלם את הבית, «achever», cf. I Rois 9,25: ושלם את הבית, «et il (Salomon) acheva le temple». Le même verbe est employé dans le texte phénicien du Pirée 7 (RES. 1215) dans le sens de «récompenser» = «accomplir une dette de reconnaissance». On y lit: ידע הצדק כי ידע הכי לשלם חלפת, «Les Sidoniens savent que la communauté sait récompenser en échange». Dupont-Sommer traduit: «Prospère soit-il!» et Albright restitue האדם, «cet homme».

4: הוא שלם. Février a bien vu qu'avec le pronom démonstratif הוא commence une nouvelle phrase. L'emploi de ce pronom est plutôt rare en Phénicien. Le sens en est «celui dont on vient de parler en latin «ille», en anglais «that one». Voir p. ex. Aḥiram 2

(והוא ימח ספר), «et celui-là qui effacera cette inscription» et peut-être encore la forme archaïque tel qu'on le trouve en ugaritique (Gordon, C., *Ugaritic Manual*, I, Rome, 1955, p. 23) dans Yehim. 2 (Albright dans *JAOS*, 1947, p. 156): (והוא) כל מפלח הבתים: «C'est lui qui a restauré toutes les ruines des temples». Les références de Friedrich, p. 48, n. 114 et p. 135, n. 290 où l'auteur explique le sens de ce démonstratif, concernant l'adjectif démonstratif. Le Corpus sépare les mots comme suit: שלמה אש: «absolvit quod ad...» et Albright: הוא, «qui».

5: צבא. C'est la lecture de Février que nous considérons comme la seule exacte. Le Corpus joignant les deux lettres précédentes à ce mot lit לנצבא, «ad erigendum illud», Albright מצבא, «commander» et Dupont-Sommer: צר אם, «Tyr mère de». Février traduit le mot צבא par «tâche» et fait remarquer qu'il peut désigner n'importe quelle tâche pénible. L'auteur se base donc sur le sens de «service» que ce mot a dans les textes bibliques: service au profit

du roi ou du Dieu. Mais dans les différentes langues sémitiques, ce mot signifie également «armée, «groupe». Ainsi p. ex. en hébreu I¹ Rois. 5, 1: צבא מלך ארם, «l'armée du Roi d'Aram»; Dt. 17, 3: צבא השמים, «l'armée des cieux (étoiles)». En assyrien (cf. Bezold, C., *Babylonisch-Assyrisches Glossar*, Heidelberg, 1926, p. 233): šāb tâhāzi, «armée de combat»; šāb êkallāti, «gens du palais»; šāb sēri, «gens du désert» etc. A la base de ce mot se trouve donc le sens de «ensemble», «groupe», «série». Il nous semble que le contexte suggère plutôt le sens de «série», «ensemble». C'est cette signification que nous retenons.

5-6: מלכה avec Février. Le Corpus lit un nom propre «Milk (ya)ton, ainsi aussi Friedrich, p. 25, n. 66b. Albright complète en מלכה, «roi» et Dupont-Sommer rend לכה par «de Kition». Le mot מלכה se présente encore sous la forme מלכה dans les textes phéniciens. Il a également deux sens différents: un sens profane, «travail, œuvre», et un sens sacré, «service divin, liturgie». Ainsi nous lisons dans CIS. 1, 11: אש יסד לפעל מלכה עלה מזבח זך «qui, faisant un travail, (l')ajoutera à cet autel» (sens profane); CIS. 86A, 6: אש שבכם למלכה קדשה, «qui vaquent au service saint» (sens sacré); CIS. 86A, 12: לגלבה פלח על מלכה, «aux barbiers faisant le service» (sens sacré). Dans notre inscription le mot est à prendre dans le sens profane comme le suggère le verbe שלם. D'après le contexte il s'agit d'un pluriel, cf. Friedrich, p. 99, n. 230.

6: בדרה. Cette lecture nous semble certaine, seul le *l* est douteux. Elle diffère considérablement de celle des autres auteurs. Le Corpus lit בן רש, «fils de Roš»; Albright restitue: רבן [שכן (?)] «or (he be) governor (?)»; Dupont-Sommer: נרנקה, «Narnaka (?)» et enfin Février: נבנה, «construction».

ב est la préposition «dans». Le sens de דרה n'est pas encore bien fixé. Ce mot se présente également dans le texte punique, Mact. A, 1 et 8. Cooke, *Textbook*, p. 153 en a suggéré le sens de «maison». Par contre Février dans *Semitica*, 1956, p. 16 propose la traduction «sanctuaire». Nous traduisons également par «sanctuaire», mais nous ne donnons pas à ce mot l'extension que Février lui

attribue. A ce propos l'auteur écrit: «Ici j'entends par DRT «la demeure (du Dieu)», c.-à.-d. «le sanctuaire», ce mot étant pris avec son acception la plus large, y compris toutes les dépendances et par opposition au MQDŠ, le «temple» proprement dit». Le contexte de notre inscription suggère plutôt qu'il s'agit ici d'un bâtiment qui est un temple puisqu'il est dédié au dieu Pumay, et qui doit être considéré comme secondaire par rapport au temple principal dont le titulaire n'est pas mentionné. C'est dans ces deux constructions que les travaux d'achèvement ont été faits, et par conséquent ils doivent être différents l'un de l'autre.

7: ש בן. Voir v. 2 pour ש. Le verbe בן, «construire» est employé dans de nombreuses inscriptions: CIS. 3, 4: במקב אש בנה «dans ce lieu que j'ai construit»; CIS. 3, 15: בנן איה בח אלכ «nous avons construit les temples des dieux»; CIS. 86A, 4: לבנה אש בן «aux constructeurs qui ont construit»; Maş'oub 2 (Cooke, *Textbook*, p. 48, n. 10): אש בן דאלם, «qu'ont construit les notables». Seul Albright coupe le mot d'une façon différente: ש.ב «return, then (that man) shall be banished». Pour le Corpus, בן signifie «fils».

8: לפמי, avec Dupont-Sommer et Février. Le Corpus lit un nom ethnique: לפסי, «Lipsanus» et Albright corrige en בימי, «for his life-time». Le nom divin פמי était déjà connu par les noms théophores פמייהן (CIS. 11,1; 12; 10,1); פבדפמי (CIS.88,6) et probablement אמחפמי (CIS.55,1), mais c'est ici qu'on le rencontre pour la première fois à l'état isolé. Les rares mentions de ce dieu ne permettent pas encore de se former une idée de sa nature ni de son origine.

Beyrouth, le 31 déc. 1961

A. v. d. BRANDEN

ABRÉVIATIONS

BASOR — Bulletin of the American Schools of Oriental Researchs

CIS — Corpus Inscriptionum Semiticarum, Pars. I.

Cooke, Textbook — Cooke, G.A., *A Text-book of North Semitic Inscriptions*, London, 1903.

CRAI — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes rendus.

Friedrich — Friedrich, J., *Phönizisch - Punische Grammatik*, Rome, 1951.

JAOS — Journal of the American Oriental Society.

RA — Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientale.

Vocab.— Vocabulaire destiné à fixer la transcription en Français. des noms indigènes, Alger; 1891.